

JEAN-YVES

LARROUTUROU

ma niè avec

STRAWINSKY

ma niè avec

Gallimard

MA VIE AVEC STRAWINSKY

JEAN-YVES LARROUTUROU

MA VIE AVEC
STRAWINSKY

Ma vie avec

Gallimard

ma vie avec

Collection dirigée par
François Sureau

Les citations sont extraites des ouvrages suivants : Igor Stravinsky, *Chroniques de ma vie*, Denoël et Steele, 1935; Igor Stravinsky et Robert Craft, *Souvenirs et commentaires*, Gallimard, 1963; Harry Halbreich, André Boucourechliev et al., *Igor Stravinsky*, Hachette, 1968; Vera Stravinsky et Robert Craft, *Stravinsky in Pictures and Documents*, Simon and Schuster, 1978; Souvenirs de Manuel Rosenthal recueillis par Marcel Marnat, Archives France Musique, 1987; Théodore et Denise Strawinsky, *Au cœur du foyer : Catherine et Igor Strawinsky*, Zurfluh, 1998.

© Éditions Gallimard, 2022.

AVERTISSEMENT

L'écoute de l'œuvre d'Igor Feodorovitch Strawinsky (1882-1971) n'est pas recommandée avant d'ouvrir ce livre. Lectrices et lecteurs risqueraient en effet d'y trouver du plaisir et de prendre l'ascendant sur l'auteur de ces lignes.

AUTRE AVERTISSEMENT

Au début du XI^e siècle, à la cour impériale de Heian, Sei Shōnagon assemble ses *Notes de chevet*, œuvre majeure de la littérature japonaise, avec un art subtil de la juxtaposition, de l'énumération et du détour inattendu, qui innerve également l'art musical de Strawinsky.

En 1959, près d'un demi-siècle après ses *Trois poésies de la lyrique japonaise*, Strawinsky est accueilli comme un demi-dieu à Tokyo, Osaka et Kyoto. Avec

un enthousiasme sans limite, il découvre le Japon et ses trésors artistiques et musicaux, notamment le gagaku, musique savante de la cour impériale.

L'auteur, saisi du même enthousiasme, s'est senti encouragé par Sei Shōnagon et par Strawinsky à ne pas fuir, dans ce petit ouvrage, la digression audacieuse ou le coq-à-l'âne malicieux et à oser la liste de choses et d'autres, l'énumération éloquente.

Lectrices et lecteurs sont avertis.

TOUT ÉTAIT ACCOMPLI

Je venais d'avoir sept ans, pour quelques mois encore je vivais dans la ville de Périgueux (Dordogne), les derniers jours de ce mois d'octobre 1968 avaient des douceurs et des éclats qui dureraient jusqu'à la Saint-Martin, chaque nuit en frappant légèrement le sol de mon pied droit je m'envolais, loin de la tour de Vésone, au-dessus des toits, des routes, des champs et des sombres canaux et c'est par *L'Oiseau de feu* qu'Igor Feodorovitch Strawinsky fit irruption dans ma vie et me fit don de son amitié indéfectible au-delà même de la mort qui devait un jour prochain tenter de nous séparer.

Strawinsky était alors dans sa quatre-vingt-septième année et tout était accompli.

Il avait achevé le 13 août 1966, à son domicile 1260 North Wetherly Drive à Hollywood, le dernier geste, l'ultime chef-d'œuvre du « plus grand compositeur vivant », les *Requiem Canticles*. Alors qu'il composait

ce « Requiem de poche », il offrit à Vera, sa seconde épouse, pour marquer leur quart de siècle de vie matrimoniale, une piquante mélodie pour soprano et piano, *The Owl and the Pussycat*. Deux minutes de musique ironique sur une comptine célèbre, les premiers vers anglais que Vera avait appris par cœur. Un certain hibou séduisant et une chatte énamourée s'embarquent sur un rafirot couleur vert pois. Après une année de traversée, ils tombent sur un brave cochon qui accepte de se défaire pour un shilling de l'anneau du bout de son groin. L'anneau devient alliance et une dinde de la contrée marie les deux amoureux. *Et main dans la main, au bord du sable, ils dansent à la lumière de la lune.* « Il faut que ça hulule, que ça miaule, que ça grogne aussi un peu, pour imiter le cochon. » Tout un programme, toute une vie !

Tout était accompli. Si ce n'est le dernier congé et la mort.

Comme dans toute destinée, la mort est visible dans la trame, entre les lisières de l'étoffe, si on veut bien consentir à la voir. Dans la chronologie des œuvres de Strawinsky également.

On n'y trouve rien qui se réfère à la mort de son frère aîné, Roman, en 1899. Rien non plus qui fasse écho à la mort du père à la fin de 1902. Célèbre basse du Théâtre Mariinsky à Saint-Pétersbourg, Feodor Strawinsky fait une chute et se relève avec une grande douleur dans le dos : on diagnostique un cancer, sans espoir de guérison. Plus de trente ans après, dans *Chroniques de ma vie*, la mort de ce père, opposé

aux ardeurs musicales de son fils, n'est mentionnée par Strawinsky que comme une des « circonstances qui à cette époque [le] détournent d'un travail régulier ». Trente ans encore plus tard, dans *Souvenirs et commentaires*, il précise, presque drolatique : « Il m'impressionna par sa mort beaucoup plus qu'il ne l'avait fait de son vivant. Il mourut sur le divan de son bureau, disant "Je me sens bien, si bien !". Sa mort nous rapprocha beaucoup. »

Il faut attendre 1908, lorsqu'une crise cardiaque emporte le compositeur Rimsky-Korsakov, après six années d'un compagnonnage d'élection entre Igor et ce père choisi, pour qu'un *Chant funèbre* pour grand orchestre en mémoire du maître apparaisse dans le catalogue débutant de Strawinsky.

Interprétée lors d'un concert d'hommage à Rimsky, la partition semble perdue après la révolution de 1917. Strawinsky ne sait plus précisément ce qu'il a composé mais il se souvient du *Chant funèbre* comme de sa meilleure œuvre avant *L'Oiseau de feu*. L'œuvre ne réapparaît qu'en 2015, lors des travaux de réhabilitation du Conservatoire de Saint-Petersbourg. Dans une pile de partitions destinées à devenir du papier recyclé, une bibliothécaire retrouve miraculeusement toutes les parties instrumentales de ce *Chant funèbre*. En 2016 a lieu au Théâtre Mariinsky la re-création de ces onze minutes de musique du Strawinsky d'avant Strawinsky, une belle œuvre où sont convoquées les influences françaises (Debussy, Dukas, Chabrier, Magnard...) et allemandes (et même wagnériennes :

Parsifal est en coulisses) d'un compositeur encore apprenti, également les mânes de Rimsky-Korsakov et de Moussorgski, et puis, çà et là, l'impression délicate d'être dans l'antichambre des chefs-d'œuvre à venir, en particulier *L'Oiseau de feu*. Ce *Chant funèbre* est la première empreinte de la mort dans l'œuvre de Strawinsky. Pas de sentimentalisme. L'émotion ne provient pas de l'emphase sonore mais de la progression dramatique et de l'orchestration.

Par la suite, la mort s'inscrira dans la musique de Strawinsky à maintes reprises.

Naturellement dans les œuvres composées pour la scène, au gré de leurs péripéties : mort de Kaschtcheï après sa danse infernale, dans *L'Oiseau de feu* ; mort de Petrouchka (mais son fantôme réapparaît, grimaçant, à l'ultime instant) ; sauvage et terrifiante mort de l'élue à la fin du *Sacre du printemps* ; ravissement de la petite mort ou pressentiment du glas funèbre aux dernières mesures de *Noces*. Plus tard, la « tarentelle mortuaire » et le suicide de Jocaste dans *Œdipe Rex* ; puis les ombres et l'empire de la mort dans *Perséphone* ; *Orphée*, entre la première mort d'Eurydice et sa seconde mort ; enfin *The Rake's Progress*, où la folie, après la scène du cimetière, est une fin plus sinistre que la mort même.

Mais surtout, passé la soixantaine, Strawinsky renoue avec la pratique de l'élégie funèbre. Plusieurs décennies après l'hommage à Rimsky-Korsakov de 1908 et après les *Symphonies d'instruments à vent*

à la mémoire de *Claude Debussy* de 1920, il édifie en musique quelque douze stèles mortuaires qu'il compose pour des amis disparus, pour un héros moderne qui vient d'être assassiné, John F. Kennedy, et pour un compositeur de la Renaissance napolitaine, trois cent cinquante ans après sa mort, le prince et assassin plus ou moins repent, Carlo Gesualdo da Venosa.

Pour le monde.

Pour lui-même.

1 – *Élégies funèbres et tombeaux*

En 1943, l'*Ode*, à la mémoire de Nathalie, épouse du chef d'orchestre russo-américain Serge Koussevitzky, chant élégiaque puis vif et primesautier, comme l'était Nathalie.

En 1944, l'*Élégie pour alto solo*, à la mémoire d'Onnou, fondateur du Quatuor Pro Arte, écho délicatement lyrique des sarabandes des suites de Bach.

Dix ans plus tard, *In memoriam Dylan Thomas*, pour ténor, quatuor à cordes et quatuor de trombones: sombre, émouvant, vraiment funèbre.

En 1957, deux tombeaux, *Tres sacrae cantiones de Carlo Gesualdo* pour sept voix, puis *Monumentum pro Gesualdo*, pour piano et orchestre: de partitions vocales de Gesualdo, Strawinsky fait une œuvre purement instrumentale qui sonne magnifiquement... comme du Strawinsky!

En 1958, *Threni: id est lamentationes Jeremiae Prophetæ*, pour solistes, chœur et orchestre, un des plus

hauts chefs-d'œuvre de Strawinsky, créé à la Scuola San Rocco à Venise, au milieu de l'étourdissante récapitulation de l'Ancien et du Nouveau Testament peinte par le Tintoret. Le chant de cinq fragments des Lamentations de Jérémie dessine un chemin intemporel, de la désolation à la consolation. C'est aussi l'écho de toutes les *Lamentations* et *Leçons des ténèbres* de la musique occidentale, celles de Couperin et des maîtres du Siècle d'or espagnol en particulier. Le « son » de l'œuvre est sans précédent, tour à tour archaïsant ou moderne, sauvage ou lyrique, neutre ou au contraire coloré et expressif jusqu'à la tendresse. L'alternance des épisodes vocaux et instrumentaux est scandée par la déclamation des lettres hébraïques initiales de chacune des strophes de ces poèmes acrostiches. C'est une grande architecture musicale envoûtante, succession de déplorations et de supplications, terrifiantes ou élégiaques, un propos finalement très contemporain et universel au mitan d'un siècle de tragédies et d'horreurs. Mais la fin de l'œuvre, la *Prière de Jérémie*, chante l'espoir confiant d'un renouveau: *Innova dies nostros sicut a principio*.

Suivent en 1959 deux haïkaï: l'*Epitaphium* du prince Max Egon zu Fürstenberg, fondateur du festival de musique contemporaine de Donaueschingen, une épigramme pour harpe, flûte et clarinette, et surtout le *Double canon Raoul Dufy in memoriam*, pour quatuor à cordes, triste mais lumineux et d'une beauté immédiate.

En 1964, *Elegy for J.F.K.*, pour baryton et trois clarinettes, dit l'admiration et l'indignation du poète

(W. H. Auden) et du compositeur unis pour rendre hommage au président assassiné à Dallas le 22 novembre 1963.

En 1964, les *Variations Aldous Huxley in memoriam*, pour orchestre. Tel Prokofiev dont la mort, le jour de celle de Staline, passa totalement inaperçue, Aldous Huxley mourut le jour de l'assassinat de Kennedy. Est-ce là la raison d'un secret si bien gardé ? Ces *Variations* écrites par un octogénaire malade et fragile sont une des pièces d'orchestre les plus enthousiasmantes, juvéniles, pétillantes de fraîcheur sonore et d'humour de tout le xx^e siècle et n'ont qu'un seul défaut : elles durent moins de cinq minutes.

Un an plus tard, en 1965, l'*Introitus T. S. Eliot in memoriam*, pour chœur et petit ensemble, révèle – encore – un nouveau Strawinsky : trois minutes d'un rituel intemporel et fascinant sur l'introït, chanté ou murmuré, de la messe des morts, le *Requiem aeternam*.

Enfin, un an encore après, en 1966, les ultimes *Requiem Canticles*, parachèvement et péroration de la geste musicale strawinskienne. Les sonorités de cloches du *Postlude* final retentiront bientôt pour Strawinsky lui-même, au jour de l'adieu, sur la lagune vénitienne.

Au long des dernières années de sa vie, les deuils s'accumulent autour de Strawinsky, pas seulement ceux que sa musique transcende à travers l'élégie funèbre. Les assauts de la maladie redoublent également.

Strawinsky était gravement hypocondriaque, en

était conscient et prétendait avec malice qu'il n'avait pas eu d'autre choix que de le devenir dès l'enfance car son père ne lui montrait de tendresse que lorsqu'il était malade: « Que ce fût ou non pour gagner son affection, j'attrapai une pleurésie à l'âge de treize ans qui me laissa tuberculeux pendant quelque temps. » Il prend très tôt l'habitude de ne se déplacer qu'avec une valise de médicaments soigneusement étiquetés et avec sa « prescription de whisky », vasodilatateur indispensable, comme on le sait, pour retrouver le tonus et avaler les pilules, en respectant pointilleusement les horaires indiqués, tel un rituel magique tout au long de la journée. Il développe aussi des lubies alimentaires, contre toute graisse (mais pas contre le foie gras) ou contre les tomates, toujours contre l'eau, jamais contre le caviar. Autour de lui, en permanence, des médecins, des soignants et toutes sortes de guérisseurs et de charlatans.

Pour être hypocondriaque, Strawinsky n'en subit pas moins réellement les épidémies du siècle (typhoïde, diphtérie, grippe espagnole, tuberculose...) et toutes sortes de désordres: thrombose, attaque cérébrale, ulcère, œdème, pleurésie, pneumonie, etc. Ses dernières années voient se multiplier hospitalisations, interventions chirurgicales, convalescences médicalisées. Le vieil homme, qui approche des quatre-vingt-dix ans, est au bord de l'épuisement.

« Je ne suis pas vieux, je suis malade ! » Au moindre répit, l'inextinguible vitalité reprend le dessus. Dès

que possible, il retourne à son atelier pour « inventer » de la musique. Toujours le matin. Il s'enferme dans son studio, autour duquel le silence doit régner sauf à déclencher des colères tonitruantes. Il s'assoit devant le piano droit et l'immense pupitre avec de grandes feuilles blanches, au centre, pour le manuscrit principal et tout autour, « comme des sputniks », les petites feuilles pour les travaux préparatoires. À main droite, la table où sont méticuleusement disposés l'outillage requis (crayons et stylos rangés selon la couleur et l'épaisseur du trait, tire-portées Stravigor, gommes, grattoirs, rasoirs) et l'appareillage indispensable (chronomètres et métronomes, taille-crayons manuels et électriques, etc.). Depuis plus de soixante ans, cet ordonnancement liturgique, quasi chirurgical, et le rituel de la composition sont immuables, partout où Strawinsky et sa tribu se sont installés, ne serait-ce que quelques semaines.

Il travaille. Mais les esquisses d'une nouvelle œuvre symphonique sont bientôt abandonnées. Le dernier travail achevé et publié, en mai 1968, loin des pavés et de la plage, est une version pour contralto et quelques instruments de deux lieder sacrés d'Hugo Wolf sur des poèmes piétistes de la Passion du Christ. La musique est de Wolf mais la combinaison instrumentale lui confère un parfum strawinskien. Il se lance ensuite dans la transcription pour cordes et vents de préludes et fugues du *Clavier bien tempéré* de Bach mais les forces quittent définitivement l'artisan épuisé.

Ce sont aussi les derniers concerts américains. Il n'est plus capable de diriger mais sa présence permet aux organisateurs, moyennant le versement de sommes impressionnantes, d'attirer le public « pour une des toutes dernières occasions, sans doute, de voir le plus grand compositeur vivant lors de l'exécution de ses œuvres ».

Dès que les médecins l'autorisent, il traverse l'Atlantique.

À l'automne 1968, il s'envole pour la Suisse (à Bâle pour aller à sa banque, à Lucerne sur les pas de Wagner, à Genève où Théodore, son fils aîné, lui remet le manuscrit original du *Sacre du printemps* relié par sa femme Denise). Au cours d'une émouvante visite à Clarens-Montreux, le « Maestro », béret basque vissé sur la tête, ingambe à peine, retrouve la chambre de l'Hôtel du Châtelard, juste au-dessus du lac Léman, dans laquelle, cinquante-six ans auparavant, il composa *Le Sacre du printemps*. Puis long séjour au Ritz : souvenirs du Paris d'avant la Grande Guerre et des Années folles, *Sacre du printemps* dans la chorégraphie de Béjart au Palais Garnier, première rencontre avec son arrière-petite-fille Marie, née en 1967.

De retour à Los Angeles, ce sont les ultimes sorties dans les restaurants huppés de Beverly Hills ou au cinéma (notamment pour *The Party* de Blake Edwards).

Fin 1969, la vie quotidienne du grand malade devient trop compliquée dans la villa de West Hollywood, habitée depuis novembre 1940. Vingt ans

Un après-midi d'octobre 1968, « le plus grand compositeur vivant » fait irruption dans la vie d'un garçon de sept ans et lui fait don d'une musique somptueuse, fracassante et quelque peu délurée. Igor Strawinsky meurt au printemps 1971. Mais pour l'enfant, l'adolescent, bientôt le jeune adulte, la traversée du continent Strawinsky se poursuit sous le signe de la stupéfaction et de l'éblouissement.

En miroir de sa propre vie, sans prétention musicographique, sans refus non plus de l'anecdote érudite ou du coq-à-l'âne malicieux, Jean-Yves Larroutourou fait le récit d'un compagnonnage joyeux avec l'univers musical en perpétuelle révolution de Strawinsky, compositeur de créations inouïes et d'archétypes intemporels, mais aussi gentleman-cambrioleur de huit siècles de musique savante et populaire, de l'École de Notre-Dame à la *Cartoon music*.

Vivre avec la musique de Strawinsky est une source inépuisable de bonheur, de troubles et de plaisir. Une joie furibonde et inextinguible.



Ma vie avec Strawinsky

Jean-Yves Larrouturou



Cette édition électronique du livre
Ma vie avec Strawinsky de Jean-Yves Larrouturou
a été réalisée le 5 septembre 2022
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072994906 – Numéro d'édition : 545989).

Code Sodis : U47980 – ISBN : 9782072998508
Numéro d'édition : 548267.